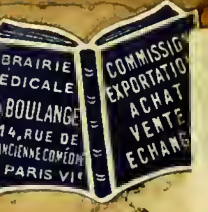
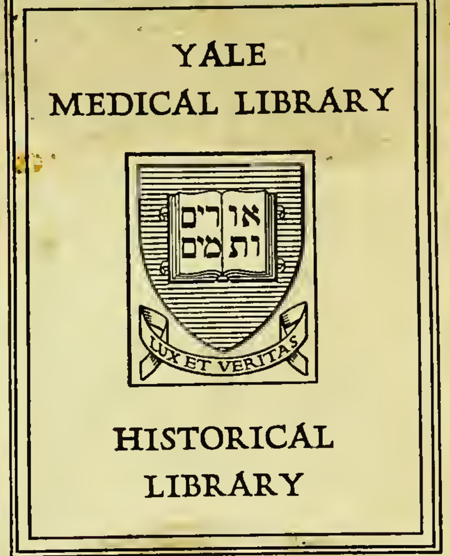

RC495
SOTA





ne fut p
à l'orag
manifest
ne serai
heures c
L'acci
de l'effe
de l'eau
la suspe
péniblen
si je n'a
tateurs,
sans ress
prendre
l'heure c

La malade fut mise au lit après un quart d'heure de repos ; je répétai les expériences de la veille avec le même succès. Le symptôme qui caractérise cette *Variété de catalepsie*, se manifesta comme dans l'accès précédent ; je veux parler de cette *flexibilité des muscles, qui ne permet point aux membres de conserver les attitudes qu'on leur donne.* Je plaçai différentes substances alimentaires sur l'épigastre, qui furent goûtées et signalées à l'instant, sans aucun mouvement de la bouche. Après avoir fait subir une légère extension aux muscles d'un bras, pour le

TRAITÉ

ANALYTIQUE

DE LA FOLIE,

ET DES MOYENS DE LA GUÉRIR.

TRAITÉ ANALYTIQUE DE LA FOLIE, ET DES MOYENS DE LA GUÉRIR.

Par L. V. F. AMARD, Docteur en médecine, Chirurgien en chef de l'Hôpital général de la Charité de Lyon, Professeur de médecine et de chirurgie, Membre correspondant de la Société médicale et de la Société académique des Sciences de Paris, de la Société libre des Sciences physiques et médicales de Liége, etc.

Ce ne sont pas les citations, les commentaires ni les gros livres qui instruisent; mais les choses claires, concises, et bien raisonnées.

À LYON,

De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

1807.

A · FAY - SATHONNAY·

MEMBRE · DE · LA · LÉGION · D'HONNEUR·

ET · MAIRE · DE · LYON.

IL · A · PASSÉ · SA · JEUNESSE·

DANS · L'ÉTUDE · DES · LOIS·

ET · SA · VIE · A · FAIRE LE · BIEN.

SES · ANCÊTRES·

COMMANDAIENT · DANS · CETTE · CITÉ.

IL Y · COMMANDE · A · SON · TOUR·

POUR · LA · PROSPÉRITÉ · DE · LA · VILLE·

ET LE · BONHEUR · DES · CITOYENS.

L. V. F. AMARD.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE de la Folie sera toujours pour l'homme qui sent et pour celui qui pense, un sujet digne du plus vif intérêt. L'homme qui sent, est touché de voir son pareil dépouillé de ses plus belles facultés; et l'homme qui pense, étudie dans cette privation la cause qui l'a produite, et la nature du dérangement qu'elle occasionne dans l'esprit.

Les lois suivant lesquelles les facultés intellectuelles se développent, observent, dans l'état naturel, un cours si régulier, que l'ordre auquel elles sont assujetties, échappe aux recherches les plus actives. Ce n'est qu'autant qu'une commotion violente vient en troubler l'harmonie, que le mécanisme selon lequel elles sont disposées se laisse entrevoir, et qu'on peut reconnaître les ressorts

secrets qui le produisent et l'entretiennent.

Sentir profondément la difficulté de délier le nœud qui unit et enchaîne les fonctions de l'entendement humain, est une preuve de discernement; mais s'abandonner à une admiration stérile, c'est laisser subsister le voile qui obscurcit à nos regards le travail et le jeu de ses opérations délicates.

Pour faire des découvertes, il faut entreprendre et persévérer. Le premier effet du travail est de faire sentir la difficulté, le second d'oser l'aborder, et le dernier de tenter de la résoudre.

L'étude des maladies nerveuses, plus qu'aucune autre, conduit à la connaissance de l'esprit humain, et met à portée de juger sa force et ses faiblesses. Les anciens Philosophes n'auraient jamais autant exigé de l'homme, s'ils eussent mieux connu les liens d'étroite dépendance qui

unissent le moral au physique. Ils ont exigé de lui plus qu'il ne peut et plus qu'il ne doit ; parce que, s'abandonnant à l'effervescence d'un esprit exalté, ils se sont mis momentanément au-dessus de ses infirmités corporelles, et ont méconnu sa nature variable et fragile.

L'homme a des faiblesses qui lui sont inhérentes ; il a des germes de vertu qu'on peut développer. Le moraliste doit oublier les unes et féconder les autres.

Le moraliste qui ne connaît point les maladies nerveuses n'atteindra jamais son but. Celui-là seul fera une morale propre à l'homme, qui aura étudié l'homme malade. Sous ce rapport, l'art de gouverner les peuples, et celui de guérir leurs infirmités, se touchent de près.

Pour aplanir la voie qui doit conduire à la science de mon semblable, je me suis plu à développer

l'histoire de la Folie, comme celle qui est la plus propre à faire connaître le cœur et l'esprit humain.

D'autres, et l'illustre Pinel au-dessus de tous, se sont dignement efforcés de remplir cette tâche brillante. J'ai cherché à les imiter; et dans l'espérance de me signaler par quelques vues nouvelles, j'ai présenté des histoires de folie à leur premier degré; j'ai donné de chaque espèce une définition plus exacte; j'ai fait connaître les altérations que chacune d'elles introduit dans les facultés de l'entendement, et dans les divers systèmes organiques du corps; et enfin, dans une discussion sévère de chaque moyen de curation, j'en ai démontré la juste valeur et fait une application spéciale aux espèces.

Puisse ce bref Ouvrage n'être pas indigne de l'homme à qui il est offert, et valoir quelque chose pour l'honneur de mon nom.

TRAITÉ
ANALYTIQUE
DE LA FOLIE,
ET DES MOYENS DE LA GUÉRIR.

L'HOMME se distingue des animaux créés par sa qualité d'agent libre, et par la possibilité où il est de se perfectionner. Ces deux facultés, qui établissent la distinction spécifique qui le sépare du reste des animaux, peuvent se perdre; et alors l'homme privé des avantages qui l'élevaient au-dessus de la brute, semble confondu avec elle. Cette triste dégradation de l'homme se remarque dans l'aliénation mentale, ou autrement, dans la folie, la démence, la manie.

Quel que soit l'intérêt que cette maladie

ait dû inspirer à l'homme, en lui montrant son semblable privé de jugement et de raison, comme étranger à lui-même, et ne fournissant plus qu'une vie sans motif et sans but, elle est cependant du nombre de celles dont l'étude a été long-temps négligée et toujours mal conçue. Les anciens se contentaient d'administrer l'ellébore aux maniaques, comme les modernes se bornent à leur conseiller les bains et les anti-spasmodiques. Négligeant les uns et les autres d'étudier le caractère propre de la manie et ses diverses formes, ils lui ont opposé des médicamens sans avoir la certitude de leur utilité, par la raison qu'ils les dirigeaient contre une maladie dont ils n'avaient pas cherché à distinguer les espèces. Agissant dès-lors sans motif bien déterminé, le résultat de leur action ne pouvait s'apprécier avec exactitude ; et par conséquent, les travaux et l'expérience des anciens sont devenus inutiles à l'avancement de l'art. En sorte qu'on remarque ici ce qu'on observe dans les autres branches des sciences naturelles; c'est que le défaut de méthode dans

leur étude en retarde longuement les progrès.

Il n'est, en médecine comme dans les autres sciences, qu'une seule voie pour arriver à la découverte de la vérité ; cette voie est celle de l'observation et de l'analyse : de l'observation, qui démontre l'existence d'un fait ; de l'analyse, qui le décompose et l'apprécie. Nous allons suivre cette méthode dans la description de l'aliénation mentale, et par son secours, nous présenterons avec autant d'exactitude que de clarté, la nature et les formes diverses de cette maladie.

DIVERSES ESPÈCES DE MANIE.

IDIOTISME.

Exemple d'Idiotisme.

Observation par l'Auteur.

DEPUIS deux ans, j'étudie et j'épie les mouvemens d'un idiot que j'ai dans mon hôpital, et dont voici l'histoire. *Benoît Muneret*, âgé de 40 ans, né à la Charité,

a donné des signes d'imbécillité dès sa plus tendre enfance. Il fut d'abord placé à la campagne en qualité de berger. Plusieurs fois il abandonna dans les champs les animaux qu'on avait confiés à sa garde, sans même se rappeler de les y avoir conduits. Dans l'âge adulte, il fut placé chez un paysan qui lui donnait fréquemment du vin, et il contracta chez lui l'habitude de se livrer à cette boisson. Un jour, s'étant enivré, il oublia de fermer le robinet et le tonneau se vida. Son maître s'en apperçut, et le frappa d'une manière si rude, qu'on ne put le contraindre à rester davantage chez un homme aussi brutal. Il revint à la Charité où il a demeuré depuis, et où il m'a fourni l'occasion de l'observer. Cet idiot est matinal. Il s'acquitte assez bien des travaux de propreté auxquels on l'emploie dans l'hospice. Il aime beaucoup la solitude, et dès qu'il le peut, il se retire dans quelque lieu écarté. Là, ayant devant les yeux une paille qu'il tient verticalement entre le pouce et l'index, et qu'il regarde d'une façon mystique, il se promène, parle bas,

chante, siffle, gesticule et grimace à son aise. En moins de quelques minutes il parcourt ces différens états; il recommence, et ne décesse jusqu'à son coucher. Quoiqu'il ait très-peu de mémoire, il n'oublie pas l'heure des offices, des repas, ni des choses dont il a contracté une grande habitude. Il se rappelle même le nom de plusieurs employés de l'hospice, mais seulement de ceux qui lui ont fait, soit du bien, soit du mal. Si l'on veut interrompre ses habitudes, lui enlever quelques-uns de ses effets, ou le priver de vin, il s'emporte, entre en fureur, brise tout ce qui se présente à lui, se frappe la tête, et fait des cris épouvantables. Il a beaucoup d'appétit, et mange avec voracité. Il dort d'un sommeil tranquille, mais léger. La chaleur et le froid l'affectent comme tout autre individu. Les changemens de saison et les renouvellemens de lune ne produisent chez lui aucun phénomène remarquable. Les variations de l'atmosphère, et sur-tout l'approche des orages, l'agitent étonnamment : il marche avec célérité, exécute des mouvemens bizarres

et comme convulsifs, siffle, crie, vocifère; sa voix passant subitement du grave à l'aigu, il imite le cri de divers animaux. Durant cette effervescence, il a le visage en feu et l'œil étincelant. Il jouit d'une assez bonne santé : il a des hémorroïdes ; il tousse et crache beaucoup. Assez fréquemment il est atteint d'embarras de l'estomac, et quelquefois de fièvre méningo-gastrique. Il eut, il y a quelques mois, un panaris et un dépôt froid dans les glandes cervicales du côté droit. Pendant ces diverses maladies, il ne balbutiait pas, sifflait peu, ne criait point, gesticulait et grimaçait rarement. Il semblait que sa raison prenait plus d'empire et que son intelligence se développait à proportion de l'intensité du mal physique. Les diamètres et les circonférences de la tête ayant été mesurés dans tous les sens, n'ont présenté rien de particulier qui justifiât son idiotisme.

Exemple d'Idiotisme plus confirmé.

Observation par Pinel.

Un jeune sculpteur, âgé de 28 ans, s'était épuisé par des excès d'intempérance. Il

Il restait presque toujours immobile et taciturne, ou bien, par intervalles, il laissait échapper une sorte de rire niais et stupide. Il n'y avait aucune expression dans les traits de sa figure. Nul souvenir de son état antérieur. Il ne marquait jamais de l'appétit, et l'approche seule des alimens mettait en jeu les organes de la mastication. Il restait toujours couché, et a fini par tomber dans une fièvre hectique qui est devenue mortelle.

L'idiotisme est fréquemment la suite, plus ou moins éloignée, du traitement de la folie par des saignées multipliées, d'accès maniaques très-intenses, ou de chagrins profonds et concentrés. Quelquefois il se déclare subitement à l'occasion d'un coup à la tête, ou d'une violente émotion de l'ame produite par une nouvelle inattendue. Les idiots sont nombreux; ils composent même, en certaines contrées, des classes particulières, comme, par exemple, les Cretins de la Suisse. On remarque beaucoup de variétés chez les idiots selon le degré où ils sont parvenus : ils sont bornés, imbécilles, hébétés ou stupides;

ils parlent sans action et sans sentiment, ou se bornent à marmoter quelques sons mal articulés, ou même ne parlent point du tout par défaut d'idées. Leur indifférence est extrême ; habituellement dans un état d'apathie et de stupeur, ils sont réduits à une existence automatique.

Ces observations et ces remarques bien réfléchies, conduisent à la définition suivante : l'idiotisme consiste dans une oblitération plus ou moins avancée de l'entendement, des facultés affectives du cœur, et des fonctions animales ; d'où résultent l'hébétitude, l'indifférence, et l'oubli de soi-même.

DÉMENCE.

Exemple de Démence.

Observation par l'Auteur.

MADEMOISELLE......., âgée de 14 ans, d'un caractère studieux et réfléchi, ayant une intelligence précoce, était très-sujette aux vers dès sa première enfance, saignait fréquemment du nez par l'effet de la chaleur ou du froid, et se trouvait habituellement

resserrée. Elle eut la petite vérole à 9 ans; après cette éruption, qui fut très-belle, la teigne se déclara. Ses cheveux ayant été coupés, la teigne disparut; et depuis cette époque la jeune malade a conservé une toux habituelle, qui cesse cependant lorsque la teigne paraît un peu. A 12 ans, elle tombe dans un état de langueur, avec perte totale de l'appétit, constipation des plus opiniâtres, mal de tête perpétuel, fièvre lente, et par fois vomissement de petits pelotons de vers. Pendant cette maladie, qui dura plus d'un an, la malade babillait continuellement, sans jamais déraisonner; et l'on remarquait du relâche quand la teigne paraissait au dehors. Aujourd'hui, la teigne ne paraît plus; la malade tousse, et vomit fréquemment des glaires; elle sent comme de petites boules qui roulent de sa tête au bout des doigts; elle a le visage frais et vermeil; quelques gouttes d'un sang épais distillent par fois des narines: elle n'est point encore réglée; mais toutes les autres fonctions s'exercent régulièrement. Le moral s'est insensiblement affecté. Pour

peu qu'on la contrarie, elle s'emporte ; et ses impatiences sont si fortes, qu'elles lui causent des attaques de convulsions qui se déclarent par les symptômes suivans : d'abord cris convulsifs, puis rougeur de la face et des yeux, dilatation du col et des vaisseaux de cette partie, resserrement de la gorge avec apparence de suffocation, sanglots pénibles et entrecoupés, hoquet douloureux, et convulsions affreuses de tous les membres. Ces crises durent trois, quatre heures et plus; et elle en sort sans se rappeler d'y être tombée. D'autres fois elle reste plongée dans un état d'abattement et de stupeur, huit, dix et douze jours, sans bouger ni parler; et tout d'un coup, sans que rien ne l'annonce, elle se lève, marche, parle et babille comme à son ordinaire. Cette jeune personne n'est propre à nul emploi et n'en veut remplir aucun. A chaque instant elle change de place, d'occupations, d'affections, de conversation ; et l'on ne peut, même par des menaces, l'assujettir à un travail suivi, de quelque nature qu'il puisse être.

Exemple de Démence plus confirmée.

Un homme nourri dans les préjugés de l'ancienne noblesse, et à peine à sa 50.me année, s'acheminait à grands pas, avant la révolution, vers cette sorte de désorganition morale : rien n'égalait sa mobilité, et les aberrations de son effervescence puérile ; il s'agitait sans cesse dans l'intérieur de sa maison, babillait, criait, s'emportait pour les causes les plus légères, tourmentant ses domestiques par ses ordres minutieux, ses proches par des inconséquences et des écarts brusques, dont il ne conservait un moment après aucun souvenir, aucune trace ; il parlait tour à tour avec la plus extrême versatilité, de la cour, de sa perruque, de ses chevaux, de ses jardins, sans attendre de réponse, et sans donner presque le temps de suivre ses idées, tant elles étaient incohérentes et disparates.

Observation par Pinel.

Un événement extraordinaire et imprévu, l'abus des plaisirs, et l'effet de l'âge, conduisent à la démence. La démence

causée par la vieillesse est la plus commune. Tout esprit frivole, irréfléchi, inconsidéré, variable dans ses goûts, ses occupations, ses affections, ses discours, se rapproche plus ou moins des aliénés dont il est question. Je ne vois jamais, dans les cercles, un de nos agréables parler avec sensibilité et émotion de choses indifférentes, passer avec rapidité d'une personne à l'autre, entretenir celle-ci des conquêtes des Césars, et celle-là de l'art de pirouetter avec grace, que je ne craigne de le voir bientôt tomber dans la démence.

La démence consiste dans une action continuelle et désordonnée du cerveau, avec perte de l'attention, du jugement et de la mémoire; d'où résultent des idées multipliées, mais isolées, disparates, irréfléchies, et un oubli plus ou moins complet de tout état antérieur.

MANIE SANS DÉLIRE.

Exemple de Manie sans délire.

MADEMOISELLE......, âgée de 36 ans, d'un tempérament bilieux, valétudinaire et fort irritable, tombant fréquemment en défaillance dans ses premières années, était très-sujette aux maux d'estomac. Elle eut les pâles couleurs depuis 14 jusqu'à 18. ans. Ses parens la contraignant beaucoup, elle essaya à cette époque de se laisser mourir de faim. A 22 ans, elle éprouva une frayeur considérable qui lui fit perdre connaissance et enfler la tête. Plus de dix abcès se sont formés dans la bouche, à diverses reprises, et les dents se sont altérées par suite de cet événement. Insensiblement la tête a désenflé ; mais la rate s'est prise, et la malade a été fatiguée par de mauvaises digestions, des maux de cœur, des céphalalgies habituelles, et des douleurs à l'épigastre et à l'hypocondre gauche, occasionnées par le gonflement

Observation par l'Auteur.

de la rate. Elle a été constamment mal réglée, et toujours d'une manière orageuse. Aujourd'hui la menstruation est précédée d'une hilarité insolite, et d'un bien-être extraordinaire; puis subitement, air sombre, triste et rêveur, agitations dans tout le corps, accélération du pouls, chaleur remontant du ventre à la tête, avec resserrement et oppression de la poitrine; alors, imagination pervertie, penchant à des actes de fureur, et envie très-prononcée de se détruire. Pour se soustraire à cet horrible penchant qu'elle ne pourrait surmonter si l'occasion était favorable, elle prend, par anticipation, toutes les précautions que la crainte d'un pareil crime peut lui suggérer.

Exemple de Manie sans délire plus confirmée.

Observation par Pinel.

Un homme livré autrefois à un art mécanique, et renfermé maintenant à Bicêtre, éprouve, par intervalles irréguliers, des accès de fureur marqués par les symptômes suivans : d'abord, sentiment d'une

ardeur brûlante dans les intestins, avec une soif interne et une forte constipation; cette chaleur se propage par degrés à la poitrine, au col, à la face, avec un coloris plus animé; parvenue aux tempes, elle devient encore plus vive, et produit des battemens très-forts et très-fréquens dans les artères de ces parties, comme si elles allaient se rompre; enfin, l'affection nerveuse gagne le cerveau, et alors l'aliéné est dominé par un penchant sanguinaire irrésistible; et s'il peut saisir un instrument tranchant, il est porté à sacrifier avec une sorte de fureur, la première personne qui s'offre à sa vue. Il jouit à d'autres égards du libre exercice de sa raison, même pendant ses accès; il répond directement aux questions qu'on lui fait, et ne laisse échapper aucune incohérence dans ses idées, aucun signe de délire; il sent même profondément toute l'horreur de sa situation; il est pénétré de remords, comme s'il avait à se reprocher ce penchant forcené. Avant sa réclusion à Bicêtre, cet accès de fureur le saisit un jour dans

sa maison ; il en avertit à l'instant sa femme, qu'il chérissait d'ailleurs, et il n'eut que le temps de lui crier de prendre vîte la fuite pour se soustraire à une mort violente. A Bicêtre, mêmes accès de fureur périodique, même penchant automatique à des actes d'atrocité, dirigés quelquefois contre le surveillant de l'Hospice, dont il ne cesse de louer la douceur et les soins compatissans. Ces combats intérieurs, que lui fait éprouver une raison saine en opposition avec une cruauté sanguinaire, le réduisent quelquefois au désespoir ; et il a cherché souvent à terminer par la mort cette lutte insupportable. Un jour, étant parvenu à saisir le tranchet du cordonnier de l'hospice, il se fit une profonde blessure au bras, et au côté droit de la poitrine.

La démence et l'idiotisme sont presque toujours des manies continues. La manie sans délire est quelquefois continue, et d'autres fois périodique, comme, par exemple, dans les observations que j'ai rapportées. Celle qui est continue, donne souvent lieu à des accidens funestes ; par

la raison que les maniaques ne déraisonnant jamais, et se plaignant, durant leur détention, de l'injuste contrainte qu'on exerce à leur égard, il arrive que, touché par leurs prières, ou amendé par l'espoir de leur guérison, on les sort de leurs loges pour les mettre en liberté; ils ne tardent pas alors à s'emparer des instrumens que le hasard fait tomber en leurs mains, à se précipiter sur la première personne qui s'offre à leur vue, ou même à se couper, se mutiler et se déchirer eux-mêmes avec une sorte de volupté. On doit envisager la mélancolie et l'hypocondrie comme les premiers degrés de cette affreuse maladie.

La manie sans délire consiste dans une perversion d'action des viscères du ventre, des nerfs des ganglions et des plexus abdominaux; d'où résulte une altération marquée dans les facultés affectives, sans aucun dérangement dans les fonctions intellectuelles. La nature de cette altération est telle, que les malades sont entraînés par un ascendant irrésistible au suicide, ou à des actes de fureur et d'atrocité sanguinaire.

MANIE AVEC DÉLIRE.

Qu'un homme qui était plein de sens et de raison, vienne à vociférer comme un furieux, qu'il se livre à des actes d'extravagance, qu'il déraisonne et s'abuse sur des choses incontestables à tous les yeux, quel que soit le sujet de ses idées chimériques, cet homme est atteint d'une manie avec délire.

La manie avec délire est continue ou périodique.

La manie périodique est marquée par des accès. Ces accès ont lieu à des époques déterminées, comme, par exemple, tous les deux jours, tous les six mois, tous les ans; ou à des époques indéterminées. Cette différence a fait distinguer la manie périodique en régulière et irrégulière.

Les accès de manie périodique, soit régulière ou irrégulière, offrent, abstraction faite de la durée, le tableau fidelle de la manie continue; par conséquent, il suffira

de décrire ces accès pour faire connaître et la manie périodique avec délire, et la manie continue.

Description d'un accès de Manie.

L'accès d'une manie périodique avec délire, se déclare communément dans le temps des chaleurs, et à l'occasion d'une intempérance ou de quelques passions violentes; le plus souvent de 25 à 45 ans, quoique les autres âges n'en soient point exempts. Il s'annonce par un resserrement général dans la cavité de l'abdomen, avec constipation et chaleur vive dans cette cavité : de-là, des insomnies, des agitations vagues, des mouvemens brusques et désordonnés. Bientôt le trouble des idées devient manifeste, par les contenances plus ou moins bizarres que prend l'aliéné. Quelquefois, les yeux constamment fixés sur un même objet, il semble absorbé par les réflexions les plus profondes, d'autres fois, ce sont des gestes extravagans, des vociférations insignifiantes; certains sont dévorés par des angoisses extrêmes, d'autres se livrent aux élans rapides d'une joie immodérée ; celui-ci, tremblant, la tête baissée, fuit à l'approche

des hommes, celui-là, audacieux, la face tournée vers le ciel, se promène fièrement, et semble défier l'univers : chaque insensé prend une allure particulière et relative à l'idée qui le domine. Cependant les affections morales changent; les personnes les plus chères deviennent indifférentes, et quelquefois même odieuses aux maniaques; mais c'est sur-tout l'altération des facultés intellectuelles qui se prononce de plus en plus. Tel aliéné imagine jouir de la béatitude céleste, tel autre se croit déchiré par une foule de démons acharnés contre lui; il en est qui, se berçant de l'appareil pompeux des dignités et des grandeurs, se voient métamorphosés en grands généraux ou en puissans monarques, quelques-uns même, s'abandonnant à toute la bouffissure d'un orgueil gigantesque et effréné, se persuadent qu'ils sont devenus dieux : un malheureux vigneron détenu à Bicêtre, était, suivant son expression, la quatrième personne de la Trinité. Enfin, il n'est sorte de visions ni d'écarts d'une imagination erronée et fantastique, qu'on ne puisse rencontrer dans

des têtes maniaques. Ces chimères, quelles qu'elles soient, durent autant que l'accès, et se terminent avec lui par un état de stupeur remarquable au moral comme au physique. Les accès se prolongent trois, quatre et cinq mois; ils diminuent par leur succession, et la maladie se termine, ou bien ils s'accroissent, et les aliénés succombent.

Cette description générale d'un accès de manie avec délire, nous servira à caractériser cette espèce de folie comme il suit. La manie avec délire consiste dans une lésion plus ou moins forte d'une ou de plusieurs fonctions de l'entendement; d'où résulte une aberration plus ou moins prononcée dans la manière de voir, de penser et de sentir sur une ou plusieurs séries d'objets.

Je viens de présenter les diverses formes dont se revêtent les affections maniaques. On a reconnu quatre espèces de manie bien distinctes : l'idiotisme, la démence, la manie sans délire, et la manie avec délire. Maintenant, pour rendre plus complet le

tableau des affections maniaques, et pour mieux faire ressortir les traits qui les caractérisent, je vais étudier les principaux phénomènes qu'elles produisent sur les divers systèmes organiques du corps, et d'abord sur le système nerveux cérébral.

Phénomènes que les Affections maniaques produisent sur divers systèmes organiques du corps.

CHACUN sait que le cerveau est le siége de l'entendement humain, et qu'à cet effet il est en relation immédiate avec les organes des sens, à l'aide desquels cet entendement se développe. Nous allons examiner en premier lieu les lésions qu'éprouvent les sens dans la manie ; nous passerons ensuite à celles du cerveau.

Les sens de l'odorat et du goût souffrent peu ou point ; par la raison que les fonctions de ces sens se rapportent à la vie organique, et sont étrangères à l'intelligence. En général le toucher est peu altéré ; mais les

sens

sens de la vue et de l'ouïe qui ont la plus grande influence sur le développement des idées, sont principalement affectés dans la manie : tel insensé croit entendre des hurlemens, des bruits affreux, tel autre prend la paille de sa couche pour des amas de serpens monstrueux ; mille autres erreurs provenant de ces sens les fatiguent et les irritent. Il suit de ces remarques que les sens qui ont un rapport plus immédiat au développement des idées, comme ceux de la vue et de l'ouïe, éprouvênt le plus souvent des lésions; or, si dans cette maladie, les sens qui fournissent les matériaux de nos pensées deviennent trompeurs, faut-il s'étonner des visions, des idées bizarres qu'on rencontre chez les maniaques?

Passons maintenant aux altérations qu'éprouve *le cerveau* dans ses fonctions.

Cet organe, avons-nous dit, est le siége de l'entendement humain; c'est-à-dire, de l'attention, de la comparaison, de la réflexion, du jugement, de l'imagination, de la mémoire et du raisonnement. Dans certaines manies, toutes ces facultés sont lésées,

comme, par exemple, chez les *idiots*, où l'on ne remarque ni attention, ni jugement, ni aucune des facultés dont il vient d'être fait mention.

Il en est de même dans la démence, avec cette différence que la mémoire n'étant pas tout-à-fait perdue, et l'action du cerveau étant plutôt pervertie qu'abolie, il échappe aux maniaques, dans l'état d'activité continuelle où ils sont, quelques mots de réminiscence, ou même de sensation récente; mais l'attention, la réflexion, le jugement et le raisonnement n'existant point, les idées sont isolées, sans suite, sans but, et sans sujet; elles naissent comme fortuitement. Les idées sont ainsi isolées, parce qu'il n'y a pas de réaction du cerveau sur l'objet de la sensation. Voici comment je le conçois : une idée, telle qu'elle soit, provient de l'exercice actuel d'un sens, ou de l'exercice passé de ce sens actuellement renouvelé par la mémoire. Si le cerveau se borne à recevoir l'impression du sens, il en résulte une première idée, idée fugitive, qui est celle de la *sensation;* mais cette idée n'étant

pas étudiée par le cerveau, une autre idée de ce genre la remplace bientôt ; en sorte que, se succédant les unes aux autres avec rapidité, elles ne conservent entr'elles ni ordre, ni enchaînement : elles restent isolées. Ces idées, qui sont le résultat immédiat de l'exercice d'un sens, que j'ai nommées *idée de la sensation*, pour les distinguer d'une idée consécutive à celle-ci, qui est celle de la *réflexion*, ne peuvent pas même être considérées comme des émanations d'un entendement altéré ; elles sont, en effet, indépendantes de l'entendement, attendu que l'entendement doit être considéré comme le produit de la réaction du cerveau sur une sensation, réaction dont le but est de transformer la matière de la sensation en idée. Ce n'est qu'en persévérant dans sa réaction, que le cerveau compare cette idée, qu'il parvient à en juger la nature, et à lui adjoindre, par une suite de réflexions ultérieures, une série d'idées analogues, ce qui constitue le raisonnement. Or, les idées qui suivent immédiatement l'impression de la sensation sur le cerveau,

qui se manifestent avant aucune sorte de réaction de ce viscère, sont évidemment indépendantes de l'entendement, et par-là même, elles doivent être incohérentes et disparates. L'illustre *Pinel* a cru que dans la démence les idées étaient étrangères aux impressions faites sur les sens. Les idées ne sont point étrangères aux impressions faites sur les sens, elles sont au contraire le résultat immédiat de l'impression de la sensation, mais dénué de toute réaction de la part du cerveau; c'est-à-dire que ce sont, pour me servir de la distinction que je viens d'établir, les idées de la *sensation* et non celles de la *réflexion* : ce qui fait aisément concevoir la cause de leur incohérence et de leur multiplicité.

Dans la manie avec délire, les fonctions cérébrales languissent chez certains maniaques, chez d'autres, elles prennent un haut degré d'accroissement; l'imagination est des plus fécondes, l'attention devient capable des efforts les plus soutenus, la mémoire se développe d'une manière extraordinaire, et l'esprit s'exalte de façon à rendre les

maniaques infiniment supérieurs à eux-mêmes, et à leur donner l'allure d'une inspiration surnaturelle. Le jugement et le raisonnement sont presque constamment lésés; mais il arrive assez fréquemment que le maniaque ne manque de jugement que sur un seul objet, et qu'il raisonne sur tout autre avec discernement et bon sens. Il y a même, chez beaucoup d'entr'eux, une suite dans le raisonnement et les actions qui suppose, à certains égards, un jugement intègre. Passez à un insensé le vice d'imagination qui lui donne une transformation idéale en puissant monarque, vous le verrez d'ailleurs comparer, réfléchir et juger sainement; il ne s'approchera point des hommes qu'il croit au-dessous de lui, il ne fera aucune action indigne du haut rang où il se voit parvenu, et tout ce qu'il dira sera parfaitement coordonné à sa première erreur. La manie ne consiste donc point, comme l'ont cru *Locke* et *Condillac*, à allier entr'elles des idées disparates? Si la comparaison, le jugement et le raisonnement se conservent quelquefois dans la

manie avec délire, ils ne paraissent pas susceptibles de s'exalter; car je ne les ai jamais vus portés à un plus haut degré par l'effet de la manie, comme il arrive pour l'attention, la mémoire, et l'imagination; sans doute parce que le jugement et le raisonnement étant les dernières opérations de l'entendement humain, ils exigent, pour se développer, une parfaite intégrité dans les premières; intégrité qu'on ne saurait supposer dans la manie avec délire. Il faut encore remarquer, dans cette espèce de vésanie, que les fonctions encéphaliques ne sont jamais toutes abolies, toutes exaltées, ni toutes perverties. Il en est dans l'état de maladie comme dans l'état de l'état de santé; l'exaltation de l'une de ces facultés s'oppose à l'exaltation d'une autre : si l'imagination est trop développée, le jugement languit.

Enfin, dans la manie sans délire, les fonctions du cerveau ne sont ni affaiblies, ni exaltées, ni perverties; le malade jouit de toute la plénitude de son intelligence; il raisonne, juge, compare, réfléchit, seulement il éprouve une impulsion aveugle et

incoërcible à des actes de fureur sanguinaire. Impulsion certainement indépendante de toute altération dans les facultés intellectuelles; puisque le maniaque lui-même juge, déplore sa triste situation, et qu'il a horreur de ses penchans forcenés.

Le système nerveux de la vie organique, le grand sympatique, joue un grand rôle dans la manie sans délire. Il paraît même que cette espèce d'aliénation a son siége dans les nerfs de la région abdominale, comme les autres espèces l'ont dans le système nerveux cérébral. Mais quelle puissance inconnue pervertit le mode d'action du système nerveux abdominal à tel excès, que les malades se complaisent à voir le sang s'écouler, et se délectent en se mutilant eux-mêmes? Pour bien faire sentir ma manière de voir sur ce point, j'ai besoin de la digression suivante. La matière qui fait le sujet de l'exercice des sens est transmise par leur action jusque sur la substance cérébrale. Cette substance excitée par cette matière réagit sur elle, et l'effet de cette réaction est de transformer en idées la

propre matière des sensations. Le plus ou le moins de justesse de l'action des sens, et le plus ou le moins de précision de la réaction du cerveau, produisent une transmutation de la matière des sensations en idées plus ou moins justes. Cette faculté dont jouit le cerveau, est la plus belle prérogative qu'on puisse imaginer, et c'est le degré où elle est portée chez l'homme, qui décide sa supériorité sur le reste des animaux. Toutes les sensations du genre dont il cst question, peuvent être nommées *sensations intellectuelles*. Il est un autre genre de sensations qu'on peut nommer *sensations animales*; tclles sont la haine, l'amour, et toutes les passions que nous partageons avec la brute. Ces sensations ont leur siége dans les plexus et les nerfs du grand sympatique; et c'est très-probablement la perversion du mode d'action de ce nerf, qui produit ces affrcuses aberrations des sensations animales dans la manie sans délire. Or, cette perversion dans les fonctions animales provient le plus souvent de l'action viciée d'un organe ou d'un viscère. L'action exaltée du

viscère détermine une exaltation proportionnée dans les sensations animales, par suite de laquelle les maniaques sont entraînés à des actes de fureur sanguinaire. En sorte que, comme le jeu des sens fait naître la pensée, le jeu des viscères fait naître les affections; comme la justesse de la pensée dépend de la précision de la réaction du cerveau sur les sens, la qualité des affections dépend de la réaction modérée du système nerveux abdominal sur les viscères; et comme enfin le vice de réaction du cerveau altère les facultés intellectuelles, de même aussi une vicieuse réaction du grand sympatique pervertit les affections morales. C'est donc purement le jeu mécanique, l'action matérielle des viscères, et l'aberration qui s'en suit dans les fonctions du grand sympatique, qui causent la manie sans délire, et les affreux penchans qui la caractérisent. Voilà pourquoi, ce me semble, il conviendrait de séparer la manie sans délire des autres espèces de manie, pour la placer avec la mélancolie et l'hypocondrie. On rapprocherait par ce

moyen des maladies qui se ressemblent; car il est évident que la mélancolie, l'hypocondrie, et la manie sans délire, ont leur siége dans le ventre, comme l'idiotisme, la démence et la manie avec délire l'ont dans la tête. D'ailleurs le mot folie peut-il s'appliquer à une affection dans laquelle toutes les fonctions de l'entendement s'exercent avec régularité ? Toutefois, la manie sans délire me paraît un sujet des méditations du philosophe et du moraliste ; et cette maladie, bien étudiée, serait plus propre que tous les raisonnemens imaginables, à réunir à des opinions communes les spiritualistes et leurs antagonistes. La philosophie morale aurait fait plus de progrès si ceux qui la cultivent se fussent adonnés davantage à l'étude des maladies. Démocrite paraît avoir senti vivement, pour l'avancement des connaissances morales, l'importance d'étudier l'homme malade ; puisque Hippocrate, appelé auprès de lui, le trouva occupé à disséquer les organes biliaires dans l'intention d'y découvrir les causes de la manie ; et c'est précisément parce que

Démocrite s'élevait, en ce point, beaucoup au-dessus des idées communes, que les habitans d'Abdère le crurent atteint de folie.

Système digestif. Les fonctions de ce système reçoivent une grande influence de la part des affections maniaques. Bien des aliénés supportent la privation d'alimens pendant 10, 15, 20 jours, sans qu'il en résulte ni putridité dans les humeurs, ni affaiblissement des forces, ni aucun accident fâcheux. Quelques autres éprouvent au contraire une grande voracité, et ont le plus pressant besoin de la satisfaire; faute de quoi, ils tombent dans un état de débilité et de défaillance qui devient funeste. Beaucoup d'autres sont dans le besoin de prendre des alimens; mais n'en étant pas avertis par le sentiment de la faim, ils ne cherchent point à s'en procurer, ou même ils les repoussent avec opiniâtreté. Il faut dans ces cas, pour prévenir leur perte, surmonter leur répugnance par les prières, les raisonnemens ou les menaces. C'est en général une très-mauvaise méthode

que de mettre les aliénés à la diète, surtout vers la fin des accès, où l'on doit les soutenir par des alimens nourrissans et des cordiaux. Il y a de nombreux exemples de manies prolongées, ou même rendues incurables, par la privation mal entendue d'une nourriture suffisante.

Système muqueux abdominal. Ce système reçoit la plus grande influence de la part des affections maniaques. La membrane muqueuse du tube alimentaire est communément rougeâtre, quelquefois excoriée, et presque toujours couverte d'une quantité plus ou moins considérable de mucosités, dans lesquelles se rencontrent assez fréquemment des pelotons de vers dont le volume varie. La première observation que j'ai rapportée, prouve cette disposition des maniaques aux glaires, la troisième, aux vers.

Système biliaire. Il y a long-temps qu'on parle de l'affection du foie dans la folie. Il est effectivement d'observation que la sécrétion de la bile est plus ou moins altérée chez les foux, et que la vésicule du fiel

contient fréquemment des calculs. L'humeur biliaire sécrétée plus abondamment que dans l'état ordinaire, ayant peut-être aussi, dans ces circonstances, des qualités irritantes particulières, exige l'emploi des évacuans, qu'il faut souvent donner à plusieurs reprises, comme on a coutume de le pratiquer lorsque le foie est pris à la suite des plaies de tête.

On doit remarquer que si le cerveau, dans les affections maniaques, exerce une influence évidente sur le foie, la vésicule du fiel et la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins; souvent aussi ces mêmes organes, affectés les premiers, réagissent sur le cerveau, et y produisent, par le dérangement qu'ils y causent, l'idiotisme, la démence, ou la manie avec délire. Quand ces mêmes viscères réagissent plus particulièrement sur le système nerveux abdominal, ils donnent naissance à la mélancolie, à l'hypocondrie, ou à la manie sans délire.

Système reproducteur. Les organes génitaux sont prodigieusement exaspérés

chez certains maniaques qui se livrent à des actes d'une lubricité effrénée; lubricité que ni la crainte des châtimens, ni la présence de nombre d'individus ne sauraient contenir. Les irradiations qui s'élèvent, dans ces cas, de la région pubienne sont si tumultueuses, qu'il n'est pas rare de voir des maniaques soustraire par l'amputation l'organe d'où elles partent. Le plus souvent l'affection commence par le système de la reproduction, et ce n'est qu'après avoir parcouru les divers degrés du satyriase ou de la nymphomanie, qu'elle entraîne les malades dans un délire maniaque. Le docteur *Rodamel* a traité ce genre de délire avec cette sagacité et cette finesse de jugement qui lui sont particulières, dans un excellent Mémoire inséré dans le sixième volume de la Société médicale de Paris.

Système musculaire. L'influence des affections maniaques sur ce système est des plus marquées. On voit des insensés donner des marques d'une force étonnante, surmonter sans peine tous les moyens de répression qu'on exerce à leur égard, et

rompre les liens les plus forts avec une facilité qui tient du prodige. Quelques-uns se trouvent au contraire plus affaiblis pendant leur aliénation. Je ferai à ce sujet la remarque suivante : c'est que, s'il y a stupeur dans les idées, il y a faiblesse dans les forces musculaires ; et que s'il y a dans les idées de l'exaltation, le système musculaire est excité ; c'est-à-dire, que dans tous les cas, l'état du système locomoteur est subordonné à l'état du cerveau. Aussi, les insensés affaiblis sont timides, et se tiennent à l'écart dans des lieux retirés ; tandis que ceux où le système musculaire est fortement activé, et qui sentent la supériorité de leurs forces, deviennent entreprenans, audacieux, arrogans, et sont toujours prêts à livrer combat à ceux qui les entourent. Les scènes variées que présentent les accès durant leurs cours, changent vers le déclin, et les maniaques, quel qu'ait été le degré de leur force, se trouvent alors dans un état de débilité remarquable.

Système artériel. La circulation artérielle est quelquefois singulièrement accé-

lérée ; les maniaques ont le pouls fort, dur et fréquent, des battemens sur les parties latérales du col et aux tempes, leur visage est rouge, enluminé, ils ont l'œil étincelant, et les corps qui s'offrent à leur vue leur semblent d'un rouge de feu. Dans d'autres circonstances le pouls est faible, petit, et fort ralenti. Le système artériel est donc tantôt excité et tantôt affaibli. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'état de la circulation n'est pas toujours en rapport avec le degré d'exaltation des maniaques ; car on rencontre des insensés furieux qui ont le pouls plutôt ralenti qu'accéléré.

Système cutané. Pour déterminer exactement l'état de ce système dans la manie, je parlerai séparément du système inhalant cutané, du système nerveux cutané, et du système capillaire artériel cutané.

Le système inhalant cutané a peu d'action chez les maniaques ; car ils sont rarement atteints des maladies de la peau qui se prennent par contagion.

Le système nerveux cutané est généralement dans une sorte d'inertie qui rend la

peau

peau très-peu sensible. Le docteur *Petetin* rapporte, dans son beau Traité de l'électricité, un exemple qui vient à l'appui de cette assertion. Une folle se faisait, avec des orties, des couronnes qu'elle plaçait sur sa tête, et des guirlandes dont elle entourait ses bras. Il se développait des boutons dans ces diverses parties ; mais la malade n'était nullement sensible à l'impression de ce végétal brûlant.

Le système capillaire artériel cutané reçoit, chez quelques maniaques, une telle influence de leur état, que les froids les plus intenses ne se font point sentir. On voit des foux, pendant les hivers les plus rigoureux, rester sans vêtement sur la pierre de leur loge, courir en chemise dans les cours, prendre de la glace ou de la neige à poignées, et la faire fondre sur la poitrine avec un sentiment de délices. Mais les maniaques sont bien éloignés de pouvoir tous, comme on l'a cru, supporter les intempéries de l'hiver et les effets d'un froid glacial. Plusieurs, chez lesquels le système capillaire languit, deviennent plus

sensibles au froid pendant la manie que dans l'état de santé, et il faut avoir l'attention, pour prévenir dans ces cas la congélation des pieds, des mains, ou même la mort, de leur donner des cordiaux, de les couvrir et de les échauffer. On doit sur-tout redoubler de vigilance à la fin des accès.

Enfin, le *système entier du corps* est modifié par les affections maniaques; puisqu'il est d'observation que les insensés sont très-rarement affligés des maladies épidémiques, quelles que soient leur violence et l'étendue de leurs ravages. Si par hasard ils en sont atteints, ils guérissent pour l'ordinaire de leur folie. On a tiré parti de ce résultat de l'expérience pour leur inoculer diverses maladies cutanées.

Questions relatives à la nature de la manie.

La manie dépend-elle d'un vice de conformation extérieure du crâne ou de la face? Il eût été aussi curieux qu'inté-

ressant de voir les facultés intellectuelles développées en proportion de la régularité des formes extérieures du crâne ou de la face, et de pouvoir, en comparant les têtes humaines, juger des qualités qu'elles renferment. Sous ce rapport, que de variétés intéressantes à étudier ne trouverait-on pas entre les formes d'Apollon Pythien et celles de Silène, ou de mille autres têtes, plus ou moins déformées et bizarres, qui, comme autant de caricatures burlesques, détournent nos regards dans les places publiques ? Mais il en est autrement ; et quoiqu'il soit vrai que le premier coup d'œil de la physionomie fournisse des idées sur la capacité des hommes, ces idées, quoique très-souvent justes, sont néanmoins si rapides, et tiennent à quelque chose de si subtil et de si peu appréciable par nos moyens de raisonnement, qu'il est impossible que nous soumettions cette première impression à un jugement sévère. Aussi, le bel ouvrage de Lawater sur les traits de la face, celui de Camper sur l'angle facial, les calculs sur la symétrie des formes du

crâne par quelques modernes, seront mis un jour au nombre des romans scientifiques, malgré le mérite, le talent de leurs auteurs, et le plaisir qu'on éprouve à les lire. Concluons : la manie ne dépend d'aucun vice de conformation appréciable du crâne ni de la face.

Y a-t-il lésion organique du cerveau dans la manie? L'opinion qui fait dépendre la folie d'un vice organique du cerveau, a été la plus générale, et les auteurs se sont attachés à décrire les moindres altérations organiques de ce viscère. La plupart font mention de grandes variétés dans la force d'adhérence de la dure-mère au crâne, de variétés également nombreuses dans la consistance du cerveau et la quantité de sérosité épanchée dans les ventricules latéraux. On a aussi trouvé la pie-mère, et les plexus choroïdes, gorgés de sang, les veines du cerveau dilatées et contenant des bulles d'air, et l'encéphale lui-même engorgé en diverses parties. Ces diverses lésions sont-elles effectivement les causes les plus communes des affections

maniaques ? Je ne prétends pas nier qu'un vice organique du cerveau ne puisse produire la folie, mais les altérations qu'on y remarque, ne seraient-elles pas quelquefois la suite du désordre qui s'y passe dans les derniers momens de la vie ? Cette opinion est d'autant plus probable, qu'on ne trouve le plus souvent dans le cerveau que ce qu'on a coutume de rencontrer à la suite d'autres maladies , comme fièvres ataxiques, épilepsie, ou convulsions, que d'autres fois il y existe des altérations pareilles à celles qu'on dit exister chez les foux, sans qu'aucune affection maniaque ait jamais eu lieu, et qu'enfin il n'est pas rare de ne trouver chez les insensés aucun vice organique dans le cerveau, ni dans les membranes qui l'enveloppent. Ces réflexions prouvent que l'idée de la non-guérison de la manie, provenant de l'erreur où l'on est qu'elle dépend d'un dérangement organique du cerveau, est aussi mal fondée, que funeste à l'humanité.

La manie tient-elle à une accélération du sang causée par la chaleur athmos-

phérique ? Il semble au premier coup d'œil qu'il y a un rapport direct entre la fréquence de la folie, et le degré de la chaleur de l'athmosphère ; car la manie se déclare presque constamment dans les temps chauds. Cependant il existe des espèces de folie qui se développent indifféremment dans toutes les saisons, et il en est même qui n'ont lieu que l'hiver. La folie tient bien plus, de nos jours, à un luxe énervant, à l'usage habituel des boissons alcoolisées, à la fatigue, aux veilles, à l'abus des plaisirs, aux tourmens d'une ambition illimitée, à la gêne secrète d'une dissipation sans bornes, au développement subit et orageux des passions les plus exaspérées, et à cette soif insatiable de la fortune, des dignités et de la gloire. Aussi, l'Angleterre, par l'essor qu'ont pris chez elle la navigation et le commerce, la France, par le nombre de ses conquêtes et de ses expéditions guerrières, ont-elles le triste avantage de se distinguer, entre les nations modernes, par le nombre des insensés qu'elles fournissent.

Toutes les passions peuvent-elles également produire la folie ? Il y a des exemples de manies produites par un excès d'ambition, d'orgueil, de dévotion, d'amour ou de jalousie ; mais je ne connais pas d'exemple de manie provenant d'une joie immodérée.

La circonstance de descendre de parens maniaques, l'explosion subite d'une violente colère, une forte contention d'esprit par un travail trop long-temps soutenu, des chagrins prolongés, la suppression de quelque évacuation ou éruption habituelles, l'ivresse, et diverses causes physiques, telles que des coups à la tête, ou l'ardeur d'un soleil brûlant, peuvent aussi conduire à la démence.

Y a-t-il un rapport entre le type de la manie et la nature des causes qui l'ont produite ? On avait cru d'abord que la folie était continue ou périodique, selon la nature des causes qui l'avaient fait naître ; mais l'expérience a bientôt démenti cette idée trop précoce. Ce que l'expérience s'accorde à confirmer, c'est que les accès sont, en général, plus violens chez les hommes à

cheveux noirs, que chez ceux à cheveux blonds.

Enfin, *y a-t-il des constitutions physiques ou morales, plus exposées que d'autres à la manie?* Il paraît que les femmes, dont l'imagination est plus mobile, et les hommes à cheveux bruns et aux yeux noirs, sont plus particulièrement exposés à la démence; cependant on n'a point encore de résultat bien positif à ce sujet; seulement, on a remarqué que les hommes qui exercent le plus leur imagination, tels que les poëtes, les musiciens, les peintres, deviennent plus souvent maniaques que ceux qui cultivent principalement la réflexion, le jugement, et les autres facultés analogues de l'intelligence humaine, comme les médecins, les naturalistes, les mathématiciens.

Voici à quoi se borne l'analyse rapide que je désirais présenter touchant la nature et le caractère de l'aliénation mentale, touchant une maladie qui dépouille de ses principales qualités, et réduit à l'état de la brute, le premier des êtres créés, le plus noble par sa destination, et le plus sublime

par la profondeur de ses vues. C'est ainsi que celui qui naguère portait un œil observateur sur la masse entière de la terre habitée, que celui qui étendait ses regards jusque dans la voûte céleste pour y calculer l'ordre de succession et le cours de chacun des astres qui y brillent, que celui qui pénétrait les phénomènes les plus étonnans de l'univers, privé subitement de la lumière qui l'éclairait, devient étranger à toute la nature animée. O homme! que le tableau de tes misères ne t'effraie point. Quel que soit le nombre des infirmités dont la nature te charge, tu trouves dans tes semblables des secours pour les supporter, pour les dissiper même. Tu trouves, dans tes semblables, des hommes uniquement occupés d'étudier ta nature morale et physique, des hommes incessamment attachés à toi, pour qui ta conservation est le suprême bien, et qui travaillant sans relâche à la guérison de tes maux, parviennent, ou à les adoucir par le doux effet d'une consolation persuasive, ou à leur appliquer le remède salutaire qui les doit terminer.

TRAITEMENT

DES AFFECTIONS MANIAQUES.

Pour traiter convenablement les maniaques, il ne s'agit point, comme on en a la coutume, de les précipiter brusquement dans une rivière, de les exténuer en leur tirant tout leur sang, ni de les enfermer avec barbarie dans des cachots ténébreux; il faut ici, comme ailleurs, que les principes d'unedouce philantropie soient réunis aux lumières de la raison et du discernement. Pour appliquer, ainsi qu'il convient, ces choses au traitement de la manie, je parlerai successivement de la guérison de cette maladie opérée par la nature, de la guérison que procurent les soins moraux, et de celle qu'on obtient à l'aide des médicamens.

Guérison de la manie opérée par la nature.

C'est un fait d'observation, qu'en général la guérison de la manie est d'autant plus assurée, que ses accès sont plus violens.

C'est un fait également prouvé, que des insensés, après être restés dans l'idiotisme, ou dans un état de stupeur pendant plusieurs mois, une année même, ont recouvré l'usage de la raison, à la faveur d'un fort accès maniaque. Donc il y a dans la manie, comme dans la plupart des autres affections, des efforts de la nature heureusement combinés pour amener la solution de la maladie; et par conséquent il y a des circonstances où l'on ne peut, sans commettre la plus grande faute, chercher à arrêter un accès de manie, puisque cet accès devient, dans les mains de la nature, le moyen dont elle se sert pour guérir l'insensé. En voici un exemple.

Un homme âgé de 40 ans, offrait, depuis plusieurs semaines, le tableau le plus triste et le plus déplorable des infirmités de l'esprit humain, et de la profonde misère dans laquelle il peut être plongé. Il avait une mélancolie religieuse. Cette mélancolie se convertit subitement en une manie furieuse et permanente; et l'aliéné, qui était auparavant sombre, taciturne, sans

Observation par Mason-Cox.

mouvement, et presque incapable d'appercevoir les objets qui l'entouraient, se mit tout-à-coup à tempêter, à jurer de la manière la plus terrible, et acquit une telle force, qu'il résistait aux efforts réunis de trois et quatre hommes des plus robustes. Les idées les plus extravagantes et les plus bizarres succédèrent à sa mélancolie. En même temps il parut transporté de joie, et sa contenance et tous ses traits exprimaient le bonheur et le ravissement. Dans cet état, on le soumit à un régime anti-phlogistique très-sévère, on le tint enfermé dans un lieu obscur, on écarta de lui toute espèce de stimulans, et par ce seul régime, et sans aucuns remèdes, il fut entièrement et solidement guéri dans l'espace de quelques semaines.

Je pourrais rapporter beaucoup d'autres exemples d'insensés plongés depuis long-temps dans l'idiotisme, ou des folies calmes et tranquilles, guéris subitement par l'explosion d'un violent accès; mais celui-ci suffira pour montrer la force médicatrice de la nature dans les affections maniaques,

et pour faire comprendre le danger qu'il y aurait à intervertir ou arrêter sa marche. Y a-t-il de doute que si, dans l'observation rapportée, on eût précipité le maniaque dans le bain, qu'on l'eût saigné, ou qu'on lui eût donné des anti-spasmodiques pour arrêter l'accès qui se développait, on eût détruit tout le travail de la nature; et que loin de guérir, le malade ne fût tombé dans l'idiotisme, ou dans un état d'imbécillité à jamais incurable? C'est donc un précepte dicté par la nature elle-même, que, loin d'entraver un accès dans les manies accompagnées d'inertie et de stupeur, il faut le laisser marcher, ou plutôt chercher à le faire naître. Et comme il existe aussi des exemples de manies avec délire violent, guéries sans aucune espèce de traitement, et par le seul développement successif des accès, la nature dit encore, que dans la manie avec délire, on ne doit point s'efforcer de les arrêter, à moins que par leurs excès de violence, ou la fréquence de leur retour, ils ne donnent lieu à des craintes légitimes. Et,

dans ce cas, loin d'épuiser l'insensé par des saignées copieuses, ou de l'abattre par des narcotiques à grandes doses, on se borne à une diète rafraîchissante et humectante, à quelques bains, ou à quelques douches, à éloigner le malade des lieux trop éclairés, et à le garantir de toutes causes d'irritation extérieure. Par ces seules attentions, la nature conservant son libre cours, les accès diminuent progressivement, et les aliénés sont rappelés à la raison.

La nature a d'autres ressources encore pour opérer la guérison de la manie. Les auteurs sont remplis d'observations de folies plus ou moins invétérées, guéries tantôt à la faveur d'un ictère, d'une fièvre intermittente, d'une parotide, et d'autres fois à l'aide de quelque éruption cutanée, d'un flux dyssentérique ou hémorroïdal. L'on cherche, en ce point, à imiter la nature, en inoculant diverses maladies de la peau, en rappelant des hémorroïdes, en suppléant aux hémorragies habituelles, en procurant l'éruption de dartres mal-à-propos disparues, et en sollicitant les évacuations alvines.

Ces efforts d'un art imitateur ont souvent réussi.

Enfin, des accidens imprévus, des chutes, des commotions violentes, par l'ébranlement nerveux qu'elles occasionnent, procurent, dans quelques cas, la guérison de manies qui résistaient aux secours les plus méthodiques, et dont on désespérait de voir le terme. Les recueils d'observations fournissent des exemples nombreux de folies guéries par des chutes ou des coups sur la tête. Un maniaque, rapporte *Mason-Cox*, était tourmenté par un désir continuel de faire du mal. On l'avait renfermé dans une chambre avec d'autres convalescens; là, il n'avait d'autre jouissance et d'autre occupation que de les fatiguer, d'exciter entr'eux des querelles, et de saisir toutes les occasions de satisfaire son penchant pour le désordre et les batailles. Dans une de ses disputes avec un autre malade, et avant qu'on pût séparer les combattans, il reçut un violent coup sur la tempe, qui le fit tomber sans mouvement et sans connaissance. Revenu à lui, il se plaignit de sen-

sations fort extraordinaires dans la partie postérieure de la tête; mais quant au désordre de l'esprit, il cessa dès ce moment, et le malade fut complétement guéri de sa folie. Un autre insensé qu'on regardait comme incurable, tomba accidentellement sur la tête du haut d'un escalier, et perdit à l'instant tout sentiment et tout mouvement; il en résulta une fracture du crâne pour laquelle il fut trépané. Bientôt le maniaque se trouva mieux, et depuis cet accident, il n'a laissé échapper aucun signe d'aliénation.

Ces diverses terminaisons favorables de la manie, quelles qu'elles soient, ont lieu spontanément; mais combien l'art ne contribue-t-il pas à les faire naître, quand il réunit aux efforts de la nature, l'influence puissante d'un régime bien ordonné, et de toutes les ressources de l'hygiène!

De ce qui précède, il suit:

Que la nature guérit quelquefois elle seule l'idiotisme, et les manies avec stupeur, par l'explosion d'un violent accès;

Que dans les manies avec délire violent,

le

le simple développement des accès suffit souvent pour les guérir ;

Qu'il faut se garder d'arrêter de pareils accès par des secours mal entendus ;

Que, dans quelques cas, la nature guérit la manie à l'aide d'une fièvre intermittente, d'une éruption cutanée, ou d'un flux quelconque ;

Que des coups ou des chutes sur la tête peuvent produire le même effet ;

Et que l'art doit déployer constamment toutes les ressources de l'hygiène pour favoriser les efforts salutaires de la nature.

Guérison de la manie par les soins moraux.

Le temps où l'on ne voyait dans les insensés que des êtres à abandonner, ou à maltraiter sous le prétexte de les contenir, est loin de nous ; les lumières acquises sur la manie rejettent au loin cette brutalité révoltante. L'observation a fait connaître, en effet, combien les voies de douceur, l'attention de se prêter aux erreurs des maniaques, ou au moins de ne les pas

irriter, étaient utiles à leur guérison. Ce n'est pas qu'en certaines circonstances une saillie fine, un ingénieux artifice, un ton imposant, une répression énergique même, ne deviennent nécessaires; quelques exemples empruntés de divers auteurs donneront l'idée de la conduite à tenir suivant l'occurrence.

Un jeune homme, à la suite de plusieurs événemens malheureux, est pris d'un accès maniaque des plus violens. On le saigne copieusement et à plusieurs reprises, on le plonge dans le bain, on lui administre des douches, et on emploie divers actes d'une rigueur extrême pour le contenir durant ses accès. Ce traitement irrationnel, mais très-usité, est renouvelé une seconde et une troisième fois, toujours sans succès, ou même avec exaspération des symptômes. Sur ces entrefaites, l'aliéné est confié à des mains plus habiles. Loin de l'irriter, on le console, on lui parle avec intérêt de son sort, et on lui fait entrevoir un avenir plus heureux. Insensiblement ses forces se rétablissent, sa raison reprend ses droits,

et celui qu'on avait signalé comme l'aliéné le plus violent et le plus redoutable, est devenu, par des voies douces et conciliatrices, l'homme le plus docile et le plus digne d'intéresser par une sensibilité touchante.

Un homme âgé de 40 ans, avait altéré sa santé par une attention trop soutenue à des objets de commerce, et en vint à se croire atteint de toutes sortes de maladies. Enfin, toutes ses craintes se concentrèrent sur l'idée qu'il avait une gale répercutée. Pour le guérir, on fait une consultation solennelle de plusieurs médecins qui décident unanimement que sa conjecture est fondée, et qu'il faut absolument faire reparaître la gale. On fit des applications rubéfiantes, au moyen desquelles il parut sur la peau un grand nombre de boutons; et l'aliéné, déçu par cet artifice, recouvra, avec sa raison et sa santé, toutes les facultés de son esprit.

Un jeune maniaque se persuade que, pour échapper aux tourmens de l'autre vie, il doit imiter les abstinences des anciens

anachorètes ; il s'interdit dès-lors toute nourriture, et vers le quatrième jour de cette résolution inébranlable, son état de langueur faisait craindre pour sa vie. On employa vainement les prières et les remontrances amicales. Dans l'intention de l'intimider, le concierge se fait accompagner jusques à sa loge, par un groupe de gens de service armés de fortes chaînes qu'ils agitent avec fracas ; on met un potage auprès de l'aliéné, et on lui intime l'ordre le plus précis de le prendre durant la nuit, s'il ne veut encourir les traitemens les plus cruels. Après un combat intérieur de plusieurs heures, il se détermine enfin à prendre sa nourriture. On le soumet ensuite à un régime propre à le restaurer ; le sommeil et les forces reviennent par degrés, ainsi que l'usage de la raison, et il échappe de cette manière à une mort certaine.

Un des plus fameux horlogers de Paris s'infatue de la chimère du mouvement perpétuel, et se livre au travail avec tant d'ardeur qu'il en perd la raison. Sa folie était de croire que sa tête ayant tombé sur

l'échafaud, on l'avait mise, pêle-mêle, avec celles de plusieurs autres victimes, et que les juges, par un repentir tardif de leur arrêt cruel, avaient ordonné de reprendre ces têtes, et de les rejoindre à leurs corps respectifs ; mais que, par une sorte de méprise, on avait rétabli sur ses épaules celle d'un de ses compagnons d'infortune. Pour le guérir de son prétendu changement de tête, on prévint un convalescent très-plaisant et d'une humeur joviale, du rôle qu'il aurait à jouer. Celui-ci tourne adroitement le propos sur ce que des personnes, moins religieuses que plaisantes, disent du miracle de St. Denis, que, chemin faisant, il portait sa tête entre ses mains, et ne cessait de lui faire des baisers. L'horloger soutient fortement la possibilité du fait, et cherche à le confirmer par son propre exemple. Son interlocuteur pousse alors un éclat de rire et lui réplique avec un ton moqueur : « Insensé que tu es, » comment St. Denis aurait-il pu baiser sa » tête ? était-ce avec son talon ? » Cette réplique inattendue frappe vivement l'aliéné;

il se retire confus au milieu des risées qu'on lui prodigue, n'a plus parlé désormais de son changement de tête, et a parfaitement recouvré sa raison.

Une dame âgée de 50 ans, naturellement maigre, triste, très-mélancolique, avait été sujette dès son enfance à une grande inégalité d'humeur. Elle était fort attachée à la religion, et en suivait tous les préceptes à la lettre. Elle devint indifférente à ses propres affaires, et elle ne cessait de lire des livres de piété dont elle altérait étrangement le sens. Ses idées devenant de plus en plus confuses, et constamment dirigées vers la damnation éternelle, elle se crut irrévocablement dévouée aux flammes de l'enfer, quoique sa conduite morale eût toujours été exemplaire. Rien ne pouvait la distraire de cette idée, et toute espérance était anéantie dans son cœur. Son appartement était garni de tableaux qui lui rappelaient l'objet de sa mélancolie ; elle ne donnait accès qu'aux ministres de la religion, et ceux-ci tentèrent vainement de dissiper ses craintes. Dans

cet état, on commença par éloigner d'elle tous les livres de piété, tous les tableaux, toutes les visites ; on ne permit aucun raisonnement, aucune conversation sur des sujets religieux ; on mit la plus grande régularité dans l'heure de son lever, de son coucher, de ses repas, et on l'engageait à se promener tous les jours et en plein air, quelquefois jusqu'à la fatiguer. On eut le plaisir de voir au bout de quelques jours qu'elle était mieux, et que son ame devenait par intervalle susceptible de distraction. Des alimens rafraîchissans, tous les moyens possibles de la distraire et de l'intéresser, un exercice continuel, l'attention de surmonter le penchant qu'elle avait à la paresse par une occupation constante, la prescription réitérée de doux laxatifs, pour obvier à la constipation à laquelle elle était sujette, eurent tout le succès qu'on pouvait désirer, et au bout de quelques semaines elle fut complétement rétablie.

Un riche négociant éprouve un revers facile à réparer, mais son imagination en

est si profondément affectée, qu'il se croit désormais dénué de toute ressource, et condamné à mourir de faim. On touchait alors à l'époque des orages produits en Allemagne par la religion réformée. Le maniaque embrasse le papisme avec un zèle extrême, il travaille nuit et jour, et fait des efforts si extrêmes par ses discours et ses écrits, pour prendre la défense du sacrifice de la Messe, qu'il finit par être entièrement guéri de sa mélancolie.

Observation par l'Auteur.

J'avais ordonné de mettre le gilet de force à un jeune maniaque qui se levait la nuit, et allait jeter hors de leurs lits, les autres malades de la salle. Les gens de service s'y étant pris avec aigreur, il devint furieux, et résista avec opiniâtreté à tous leurs efforts. J'abordai l'insensé d'un air très-calme, et voyant que son lit inclinait d'un côté, j'appelai les desservans, et leur dis : Ne voyez-vous pas que ce lit penche, et que ce brave malade court le risque de se laisser tomber et de se mutiler les membres par votre négligence à le servir? Mettez-lui donc un corset qui le retienne,

afin de prévenir tout accident. A ces mots, l'insensé qui se tenait sur la défensive, parut touché de cette attention, et loin de résister, il s'aida lui-même à prendre le gilet de force qu'on lui présenta.

La collection de faits que je viens de recueillir, fournit déjà des données assez étendues sur l'importance et sur l'art de bien diriger le traitement moral des aliénés; les remarques suivantes, qu'on peut regarder comme autant de préceptes, serviront encore à les multiplier.

Pour bien diriger les maniaques, il faut commencer par s'emparer de leur confiance; et pour cela, employer des voies de douceur et de conciliation, compatir à leurs maux, ne point paraître trop répugner à leurs idées chimériques, et ne les raisonner qu'indirectement ou avec beaucoup de circonspection, car la contrariété les aigrit et les éloigne.

Il est aussi besoin de s'attirer leur estime; il faut, pour réussir, ne jamais les tromper, soit pour ce qu'on leur promet, soit pour ce dont on les menace; et s'il devient

nécessaire d'exercer à leur égard quelque voie de contrainte, se comporter de sang-froid, et éviter tout air de passion. Ces attentions sont d'autant plus convenables, que, quoique les aliénés ne se doutent pas de leurs propres extravagances, ils s'apperçoivent très-promptement des défauts et des ridicules de ceux qui les dirigent.

Il est très-avantageux d'éloigner des insensés les objets de leurs illusions, et d'éviter tout ce qui peut leur en retracer l'idée. Il est aussi très-utile de les placer dans un local sombre, s'ils sont furieux, et dans un lieu agréablement décoré, s'ils sont mélancoliques.

On doit sur-tout chercher à rompre leurs habitudes; pour y parvenir, il faut les entourer le plus qu'on peut, les éloigner de leur famille, de leurs amis, et les occuper à un travail des mains, ou à des choses qui flattent leur goût.

Il faut empêcher que les aliénés ne restent trop long-temps dans la solitude; elle leur est nuisible, par la raison qu'ils y sont trop livrés à leurs idées particulières.

Dans tous les cas, c'est un devoir d'empêcher qu'on ne les irrite, et de les loger de manière à les garantir de la dérision froide et barbare de la plupart des passans qui se font un jeu de les fatiguer.

Guérison de la manie par les médicamens.

Anticyras naviget ? Qu'il aille à Anticyre? Aborder cette île fameuse du golfe de Corinthe, faire choix de l'ellébore qu'on devait y prendre, c'était chez les Grecs tout l'art de traiter la manie. Que de remèdes employés depuis! Il ne sera question que de ceux qui ont été le plus long-temps et le plus généralement en usage, tels que la saignée, les évacuans, les bains chauds ou froids, les anti-spasmodiques, les affaiblissans et les toniques, les exutoires et les rubéfians.

Est-il maniaque ? qu'on le saigne. Voilà comment procède un homme qui suit la route battue, et qui ne se propose d'agir que comme on a l'habitude d'agir. Mais celui qui se rend un compte rigoureux de **De la saignée.**

ses actions, celui qui consulte la voie que suit la nature, et celle que l'expérience sanctionne, se conduit autrement. Il se demande d'abord : La nature guérit-elle la manie par des hémorragies critiques ? Non : voilà déjà une présomption contre la saignée. Il se demande ensuite : La saignée guérit-elle beaucoup d'aliénés ? Non, au contraire, elle les plonge le plus souvent dans un état incurable. La présomption que la première question avait fait naître, se change dès-lors en conviction ; et, fort de la sanction de la nature et de celle de l'expérience, l'homme qui raisonne prononce que la saignée est nuisible dans les affections maniaques. Que des hémorragies supprimées donnent naissance à la folie, que le maniaque d'un tempérament sanguin très-prononcé ait une disposition à l'apoplexie, ce sont des exceptions où l'ouverture de la veine, l'application de quelques sangsues, ou de quelques ventouses scarifiées à la nuque, trouvent avantageusement leur place ; encore faut-il se donner garde de s'en laisser imposer, en prenant un délire

violent, la rougeur de la face et des yeux, qui ne sont ordinairement chez les foux que l'effet de l'irritation nerveuse, pour une plénitude vasculaire.

Parmi les remèdes utiles aux maniaques, les évacuans tiennent sans contredit le premier rang : l'expérience de tous les âges est d'accord sur ce point. Des évacuans.

Les foux étant très-sujets à la constipation, les purgatifs sont généralement d'un emploi avantageux. Les anciens donnaient les purgatifs drastiques, et particulièrement l'ellébore ; les simples laxatifs et les sels neutres peuvent aussi convenir. Quand la folie est déclarée, je préfère les drastiques ; et dans le moment qui précède l'invasion, les sels neutres, ou acidules, étendus dans beaucoup d'eau. Il en est de même, la folie étant déclarée, lorsque le sujet est maigre, sec, et très-irritable. Une simple solution d'une once de crême de tartre soluble, ou de sel de seignette, dans une pinte d'eau, administrée lors des premiers signes précurseurs d'un accès, suffit souvent pour en prévenir l'invasion. Les purgatifs ont les Purgatifs.

meilleurs résultats dans la démence qui suit les couches, et peuvent eux seuls en opérer la cure : l'observation suivante le confirme.

Observation par l'Auteur.

Une femme âgée de 38 ans, d'un tempérament robuste, ayant eu pendant sa vie divers accès de folie, fit ses couches à l'hôpital de la Charité, le 31 décembre dernier. Le gonflement des seins et l'écoulement des lochies eurent lieu comme à l'ordinaire. Le premier et le second jour de l'accouchement, elle babilla beaucoup. Le troisième jour, à 6 heures du soir, le ventre se tend, le pouls se roidit, les yeux deviennent étincelans, la malade s'agite d'une manière extraordinaire, pousse des cris épouvantables, menace ceux qui l'entourent, et passe toute la nuit à vociférer et à babiller sur une foule de sujets différens. Dès le lendemain je la fis purger; elle se trouva mieux. Les accès s'étant répétés à plusieurs reprises, je réitérai les purgatifs jusqu'à cinq fois, en laissant un ou deux jours d'intervalle; et par ces seuls remèdes, cette maniaque qui était furieuse, et qu'on

avait de la peine à contenir, même avec le gilet de force, fut parfaitement et solidement guérie dans l'espace d'un mois.

Les vomitifs sont encore plus généralement utiles que les purgatifs. Une inflammation interne, chez une personne éminemment sanguine, et une disposition prochaine à l'apoplexie, sont les seules circonstances qui en proscrivent l'emploi. L'émétique, qui évacue davantage, doit être préféré à l'ipécacuanha qui évacue moins. Quand le tartre ne produit pas son effet à 2 ou 3 grains, au lieu d'en renforcer la dose, ce qui pourrait corroder l'estomac, on fera mieux de faire prendre, quelques heures avant de l'administrer, une petite dose d'opium; car ce remède favorise singulièrement l'effet des vomitifs. Il suffit même, chez certaines personnes, pour produire le vomissement. C'est ce que j'ai observé chez une demoiselle, à qui je faisais prendre, pour certaines raisons, un grain d'extrait aqueux d'opium, une heure avant le repas, et qui vomissait son dîner toutes les fois qu'elle avait pris ce remède. Vomitifs.

Observation par l'Auteur.

Les vomitifs seuls, administrés à la jeune malade qui fait le sujet de la troisième des observations que j'ai rapportées, ont tellement changé son état, qu'elle commence à entrer en convalescence. L'émétique guérit quelquefois tout d'un coup; dans d'autres cas, il faut en répéter l'usage tous les jours, pendant une semaine, ou de deux jours l'un, pendant 15, 20 jours, et même un mois, ainsi que des médecins très-recommandables disent l'avoir heureusement pratiqué. Pour prescrire les vomitifs, il n'est pas nécessaire qu'il y ait des signes d'embarras gastrique, ni intestinal; car on ignore si ces remèdes agissent en évacuant les glaires auxquelles les maniaques sont très-sujets, en poussant à la peau et en rompant le spasme abdominal, ou en faisant diversion à l'ame.

Bains chauds et froids. Douches. Bains de surprise.

Depuis des siècles on emploie dans la manie les bains chauds et les bains froids, et cependant l'effet de ces remèdes contre les affections maniaques, n'est point encore exactement connu. Que sert donc l'expérience? Qu'il faudrait une fois en distinguer

deux

deux sortes : l'une, commune aux plus faibles esprits, consiste à être témoin passif des choses, et à les voir par l'œil de l'habitude ; l'autre, partage exclusif d'un petit nombre, s'applique à étudier les objets, et les envisage à la lumière du raisonnement : celle-ci, perpétue les préjugés et entrave les progrès de la raison, celle-là, conduit aux brillantes découvertes et à l'avancement glorieux des sciences et des arts. Or, jusqu'à nos jours, on a suivi une conduite purement automatique dans l'administration des bains pour la folie, et ce qu'on peut recueillir aujourd'hui sur ce genre de secours, se borne à ces simples notions : *les bains froids* entiers sont nuisibles aux foux très-pléthoriques, chez lesquels le sang se porte à la tête, et ils peuvent donner lieu promptement à des paralysies complètes. Dans les personnes de cette constitution, on leur substitue avec avantage des lotions froides avec de l'oxycrat, des applications de glace autour de la tête, des douches sur cette partie, ou de simples aspersions de tout le corps. On prescrit les bains froids dans les

cas de faiblesse et d'abattement. *Les bains tièdes* sont plus généralement utiles que les bains froids, sur-tout quand il y a épuisement avec irritation spasmodique. On les a vus changer de simples démences en manies furieuses. Dans quelques cas, pour débarrasser le cerveau du sang qui s'y porte, on enveloppe la tête de réfrigérans, pendant que le corps entier est plongé dans un bain chaud. Une *douche* qui frappe la tête d'un aliéné au moment où il s'y attend le moins, *des bains de surprise*, ont un effet indépendant du degré de froid ou de chaleur de l'eau ; il est dû à l'étonnement qu'éprouvent les aliénés. Aussi cette espèce de bains est-elle une dépendance du traitement moral. Quelle que soit, en effet, la cause qui produit une surprise, le résultat est une émotion de l'ame, et c'est cette émotion qui devient le vrai moyen curatif. Voilà pourquoi toute espèce de surprises, de terreurs, ou d'émotions vives, sont propres à guérir la manie. Je puis citer en preuve l'histoire si connue de cet homme de lettres, qui, pressé par

l'envie de se détruire, s'acheminait la nuit vers la Tamise, dans l'intention de s'y noyer. Attaqué par des voleurs, il se défend avec courage, échappe de leurs mains, et a été, depuis cet événement, tout-à-fait délivré de sa noire mélancolie. Un bain de surprise, par l'émotion qui s'en serait suivie, n'aurait-il pas également pu procurer sa guérison?

Telle est la versatilité des opinions et des résultats à l'égard des anti-spasmodiques, qu'un esprit exact ne peut asseoir un jugement sur leur valeur dans la manie. Les uns assurent avoir retiré les meilleurs effets de l'opium, du camphre, de la digitale pourprée, de l'extrait de jusquiame, de ciguë, de stramoine et d'aconit, du castor, du cuivre ammoniacal, des fleurs de zinc, etc.; d'autres ont prescrit ces mêmes remèdes à des doses considérables, pendant un long espace de temps, sans en retirer le moindre fruit. Au milieu de ces assertions douteuses ou contradictoires, on juge aisément que ces médicamens n'ont pas une action avantageuse ni désavantageuse bien évidente

Anti-spasmodiques.

F 2

contre les affections maniaques. D'ailleurs, la négligence qu'on a mise à spécifier les cas où on les a employés, ne permet pas d'assigner ceux où ils pourraient convenir. On a uni les anti-spasmodiques aux fortifians; et j'ai moi-même administré avec le plus grand succès l'opium uni au kina, à un maniaque de 40 ans, dont la folie était de se croire à chaque instant sur le point d'être arrêté pour être traduit devant un tribunal criminel, et qui se trouvait à-la-fois dans un état remarquable de faiblesse et d'irritation nerveuse. Une musique douce et mélodieuse, souvent mieux que tous les anti-spasmodiques, parvient à calmer la fureur des aliénés. (1)

Observation par l'Auteur.

---

(1) M. le docteur et professeur Odier, dans les notes très-intéressantes qu'il a ajoutées à sa traduction de Mason-Cox, raconte l'histoire d'une mélancolique qu'il a guérie par l'opium et le musc, qu'il porta, en augmentant graduellement la dose, jusqu'à 30 grains d'opium par jour, combinés avec une égale quantité de musc. Mason-Cox a la plus grande confiance à la digitale pourprée, dans les cas sur-tout où le pouls est

Affaiblissaus et toniques.

Qu'un maniaque ait le pouls fort et développé, l'œil étincelant, et de violens accès, tant qu'il ne se rencontre ni inflammation interne, ni tendance à l'apoplexie, ce n'est point une raison suffisante pour le saigner; un régime affaiblissant est le seul traitement convenable. On plonge de temps en temps le malade dans un bain tiède, on le soumet à un régime sévère, on l'éloigne des lieux trop éclairés, et on lui fait prendre abondamment des boissons humectantes et rafraîchissantes. A l'aide de

---

habituellement plus fort et plus fréquent qu'il ne doit être, quoique sans fièvre. Il commence par une petite dose, et augmente par gradation. Cet auteur parle d'un malade qui était venu à en prendre quelquefois trois ou quatre jours de suite, jusqu'à 3 gros d'une teinture très-chargée. Lorsque son pouls était à 90 il était toujours furieux, tout-à-fait raisonnable à 70, mélancolique à 50, et à 40 à demi-mort. Il fut enfin complétement guéri par ce remède, administré pendant plusieurs semaines de suite, en doses suffisantes pour entretenir constamment le pouls à 70. Cette observation m'a paru très-curieuse.

ces simples moyens diététiques, la nature développant avec liberté sa force médicatrice, la violence des accès diminue, le pouls revient à son état naturel, et le calme se rétablit par degrés. Si au contraire le maniaque est faible, qu'il ait le pouls petit et le visage abattu, il faut le restaurer par l'exercice et l'exposition au grand air et à la lumière, par un régime nourrissant, et des remèdes non stimulans, mais toniques, comme le kina, le quassia amara, le chamædrys, le chamæpithys, la gentiane, les ferrugineux et les amers. Les poudres sternutatoires, les synapismes et l'électricité peuvent aussi trouver leur place; mais je conseille de n'user à l'intérieur, qu'avec la plus grande circonspection, de la teinture de cantharides, recommandée dans les cas de paralysie de la vessie, à laquelle les foux sont très-sujets. L'auteur anglais traduit par M. le docteur Odier, rapporte l'histoire la plus intéressante des heureux effets obtenus à la faveur d'un régime et de médicamens propres à restaurer les forces abattues. Une demoiselle âgée de 19 ans, ayant le teint

d'une blonde, quoiqu'avec des yeux et des cheveux noirs, l'esprit extrêmement orné, le caractère le plus aimable, les manières les plus gracieuses et les plus nobles, eut le malheur de contracter un tendre attachement pour un scélérat, qui après l'avoir séduite, l'abandonna lâchement. Sa grossesse et ses couches ne furent accompagnées d'aucun accident; mais la honte, le repentir, le découragement, plongèrent cette pauvre malheureuse dans l'état le plus triste et le plus intéressant. Sa vivacité naturelle, sa gaieté, sa beauté, tout disparut avec son amant. Ses traits n'exprimèrent plus que le remords et le désespoir. Ses idées se troublèrent, et enfin elle tomba dans une aliénation complète, passant alternativement les jours et les nuits dans des vociférations terribles, ou dans des lamentations et des murmures incohérens. Ses yeux brillaient de cet éclat extraordinaire et de cette expression indéfinissable qui caractérisent si fréquemment la démence, en même temps que sa pâleur, son extrême faiblesse, sa maigreur, et l'altération de ses traits,

Observation par Mason-Cox.

semblaient annoncer une mort prochaine. Dans cet état, on commença par lui faire prendre des alimens doux, des soupes et des gelées. Peu à peu on changea ce régime en une nourriture plus fortifiante. On lui donna du kina, d'abord en infusion, ensuite en décoction, puis en substance, en même temps qu'on tâchait de la distraire, et d'intéresser son attention par de fréquens changemens d'habitation et par des occupations sans cesse diversifiées. Ce traitement, en ranimant ses forces, ramena d'abord un peu de calme. L'affection de ses parens et de ses amis, l'intérêt vif et tendre qu'ils parurent prendre à sa situation, et les consolations de la religion, firent le reste. L'avenir prit pour elle un aspect moins lugubre, ses espérances se ranimèrent, et elle recouvra insensiblement toutes ses forces, sa santé et sa raison.

Exutoires et rubéfians.

L'état ordinaire d'inertie de la peau chez les maniaques, l'inertie également prononcée du système cellulaire sous-cutané, ne permet pas de fonder une grande espérance sur les rubéfians et les exutoires.

Les *rubéfians* ne conviennent guère que dans les manies avec stupeur ou suppression d'inflammation cutanée. On les applique sur la tête rasée, ou en diverses autres régions du corps. On choisit, selon le but qu'on se propose, tel ou tel rubéfiant; l'urtication, la flagellation, les ventouses sèches, les frictions avec l'éther sulfurique, l'ammoniaque, ou la teinture de cantharides, les applications de moutarde, de racine de raifort sauvage, ou de dentelaire, convenablement préparées, et diverses pommades faites avec le sublimé corrosif, le tartre, ou autres oxydes métalliques. Les *exutoires*, cautères, moxa, vésicatoires ou sétons, ne peuvent être utiles qu'autant que la clôture d'un ulcère ou la cessation de quelque suppuration habituelle auraient donné naissance à la folie. J'ai eu recours à ces moyens, dans un cas de cette espèce, avec le plus heureux succès. Un jeune homme, à la suite de vieux ulcères qu'il portait au col, devint maniaque, et fut pris d'un délire furieux. Je lui fis appliquer des vésicatoires aux jambes, qui ne procurèrent

Observation par l'Auteur.

aucun soulagement remarquable. J'en fis appliquer de nouveaux aux parties latérales du col, sur les cicatrices mêmes des anciens ulcères ; ils produisirent un effet tellement avantageux, que dans l'espace d'une semaine l'insensé recouvra complétement sa santé et sa raison.

Je ne puis que je ne fasse mention d'un moyen fort singulier employé par Mason-Cox ; le pirouettement ou mouvement rotatoire.

Pirouettement ou mouvement rotatoire.

Il y a, dit cet auteur, plusieurs manières de l'exécuter. La plus commode est celle du docteur Darwin. On fixe un pilier perpendiculaire au plancher et au plafond par le moyen d'une poutre dans laquelle on le fait tourner sur lui-même à la faveur d'un bras horizontal plus ou moins élevé. On attache le malade sur une chaise fixée contre le pilier, ou dans un lit suspendu au bras horizontal. On met alors la machine en mouvement à l'aide d'un manœuvre, d'une simple impulsion, ou de quelque rouage à ce destiné, et on lui donne une rapidité plus ou moins grande.

Le pirouettement produit, chez les personnes en santé, de la pâleur, de la faiblesse, des vertiges, des nausées, des vomissemens, et quelquefois une grande évacuation d'urines. Il cause, à un plus faible degré, ces mêmes effets chez les foux, il les rend plus sensibles à l'action des remèdes, et leur procure presque toujours un sommeil doux et paisible que souvent on ne peut obtenir par des anodins.

On peut, à volonté, retarder ou accélérer le mouvement rotatoire, le prolonger ou le suspendre, de manière à ne produire que de simples vertiges, de légères nausées, ou un vomissement complet.

Ce mouvement rotatoire agit sur l'ame, et inspire, sur-tout si l'on arrête brusquement la machine, une sorte de terreur à l'aliéné dont on peut tirer parti comme d'un moyen de discipline pour le contenir.

Des maniaques furieux ont guéri par ce seul reméde, et l'auteur ne lui a jamais vu produire d'inconvénient permanent. Il en a retiré des effets étonnans, et c'est, assure-t-il, un des moyens les plus efficaces

qu'on puisse employer contre toute espèce de manie.

Lorsque le pirouettement ne réussit pas à procurer le vomissement, il nourrit plus ou moins le malade, le place debout ou horizontalement, choisit telle ou telle autre heure du jour avant ou après le repas, et donne même un ou deux grains de tartre avant de le soumettre à cette épreuve.

Observation par Mason-Cox.

Voici un exemple de l'application de ce moyen. Un homme âgé de 40 ans, très-robuste, d'un excellent caractère, mais un peu singulier, était tombé peu à peu dans une démence caractérisée par des accès alternatifs de tristesse et d'abattement, ou d'excessive gaieté. Depuis plus de six semaines, il se refusait absolument à tous les remèdes qu'on voulait lui faire prendre; on imagina enfin de le soumettre à l'action du pirouettement. Pendant les cinq premières minutes, on n'apperçut aucun effet sensible, si ce n'est que la nouveauté du mouvement parut l'amuser; mais en augmentant la rapidité du tournoiement, on vit ses traits s'altérer, il pâlit, il lâcha ses

urines, il se plaignit de mal au cœur, et demanda à être relâché ; on fit encore tourner rapidement la machine pendant quelques instans, et alors il eut un vomissement abondant, sa tête tomba sur ses épaules et il parut perdre ses forces. On le détacha, on le porta dans son lit, et il ne fallut qu'un homme pour cela. Il s'endormit aussitôt d'un sommeil paisible, qui dura neuf heures de suite, et au sortir duquel il se trouva parfaitement calme, rafraîchi, docile, et si bien à tous égards, qu'il ne tarda pas à guérir complétement.

Mason-Cox a employé ce moyen sur d'autres insensés. Il en a guéri plusieurs, et entr'autres une demoiselle de 25 ans qui était phtisique. La grande confiance que cet auteur a pour ce remède singulier, ne l'empêche pas de citer l'observation d'un homme de 26 ans, qui était tombé dans la démence, et chez lequel le pirouettement n'eut aucun succès.

Tels sont les divers remèdes ou moyens qu'on a employés à différentes époques, et avec plus ou moins de succès, contre les

affections maniaques, et à l'aide desquels on peut se promettre aujourd'hui de guérir le plus grand nombre des insensés. (1)

---

(1) Une difficulté sentie, et qu'on n'a point osé aborder, est celle d'assigner, au lieu des préceptes généraux de traitement, les préceptes particuliers applicables à la curation des espèces : l'art de traiter les affections maniaques, serait alors aussi avancé que celui des autres maladies. Dans l'espérance de fixer l'attention sur cette partie essentielle, je vais exposer sommairement les principes d'après lesquels je me dirige dans le traitement des espèces.

Idiotisme. Il est de naissance, et incurable; accidentel, ou susceptible de curation. Un seul principe est applicable à son traitement : employer les moyens physiques ou médicamenteux propres à déterminer un mouvement fébrile, un violent accès, ou une forte commotion nerveuse.

Démence. Même principe de traitement; et, par intervalle, obstacle coërcitif aux brusqueries et emportemens habituels dans cette folie.

Manie sans délire. Evacuer fréquemment pour rompre le spasme abdominal, et occuper le sensorium. Appliquer des rubéfians dans la même vue; chercher à produire quelque violente émotion de l'ame; entretenir une occupation active,

Comment on prévoit si la manie est curable ou non. Epoque à laquelle on peut certifier qu'elle est guérie.

QUAND la manie dépend d'une cause accidentelle, que le maniaque est jeune,

---

Manie avec délire. Les accès ont un cours régulier; les laisser marcher : ils sont trop faibles; les exciter par un régime et des remèdes fortifians; trop forts, mettre le malade à la diète, dans le bain chaud, le garantir de la lumière et du bruit. Les accès deviennent de plus en plus violens, et le malade est menacé d'apoplexie : saignées, ventouses scarifiées à la nuque, douches froides sur la tête, le corps plongeant dans un bain chaud. La manie avec délire est continue, et le maniaque est dans un degré tempéré de forces, ou bien la manie étant périodique, les accès ne pèchent ni par faiblesse, ni par violence, et cependant l'aliéné reste dominé par une idée chimérique; déployer habilement toutes les ressources du traitement moral. Ces principes de curation, sagement combinés, deviennent inutiles, et la manie tend à devenir chronique; déterminer des mouvemens violens et perturbateurs par des remèdes actifs, douches fortes sur la tête, bains de surprise, pirouettement.

que sa folie est gaie, que les objets d'illusion varient, que les forces se soutiennent sans trop s'exaspérer, la guérison est presque certaine; quand le maniaque est âgé, mélancolique, qu'il a une folie périodique régulière, que les accès se développent avec peine ou avec une fureur extraordinaire, que des objets de religion y ont donné lieu, la guérison est douteuse; quand la folie est ancienne ou héréditaire, que des douleurs de tête l'ont précédée, que le malade louche, ou que les yeux sont gorgés de sang, qu'il y a paralysie, affection comateuse, ou épilepsie, la guérison est très-rare. L'idiotisme, la démence, la manie sans délire, guérissent plus difficilement que la manie avec délire.

Si le malade, après sa guérison, reprend son embonpoint, qu'il n'ait pas de mouvemens d'impatience ou de gaieté insolite, qu'il se plaise à ses occupations habituelles, qu'il n'ait ni chaleurs d'entrailles, ni constipation, que son esprit ne soit ni abattu ni exalté, que les sujets de ses anciennes illusions ne se présentent plus à sa mémoire,

qu'il

qu'il ait revu ses parens et ses amis sans éprouver trop d'émotion , et que son caractère naturel se conserve , il suffit de se tenir sur ses gardes dans le temps des chaleurs , ou à l'époque qui correspond à celle de la première invasion de la folie ; et si cette époque se passe heureusement, on a lieu de croire à une guérison solide , et on peut la certifier authentiquement. Jusque-là, et dans les cas contraires à ceux indiqués, on ne doit accorder que des certificats conditionnels, crainte de rechute.

Moyen de reconnaître la manie simulée. Police à exercer dans les hospices d'aliénés.

Un homme est à la tête d'une nombreuse famille, et doit gérer une immense fortune ; ou bien cet homme est le souverain d'un grand peuple, et il doit tenir entre ses mains les rênes du gouvernement. Si la raison de cet homme varie, que de motifs secrets, que de haines particulières, que

d'intérêts divers et de passions individuelles plus ou moins tumultueuses viennent tour à tour agiter les esprits, et sous différens prétextes, faire dépeindre cet homme dont la raison commence seulement à se dévier du droit sens, comme un aliéné que la sûreté de ses enfans, ou le bonheur de ses peuples, demande à voir interdit ou renfermé dans une étroite réclusion! Ou bien encore, un scélérat couvert de crimes et de forfaits, rougi du sang de ceux qu'il a immolés à sa vengeance ou à ses fureurs, sur le point d'être atteint par la vindicte des lois, s'efforce de jouer l'insensé, et d'en imposer par un artifice trompeur, aux juges qui doivent l'interroger; quel discernement et quelle sagacité ne faut-il point pour prononcer affirmativement dans un cas où l'on craint avec raison d'absoudre un criminel, ou de faire condamner un innocent! Y a-t-il d'autres moyens que d'examiner si le malade a l'œil brillant, et cet air égaré qu'ont les aliénés durant leurs accès, et de s'assurer, par une étude scrupuleuse, si la démence qu'on

soupçonne se rapporte à l'une des espèces indiquées ?

Un homme de 45 ans, renfermé à Bicêtre pour ses opinions politiques, parvient à se faire passer pour fou. Le Docteur Pinel, chargé de constater son état, se présente à plusieurs reprises à sa loge. C'était, à chaque visite, quelque nouvelle singerie ; tantôt il s'enveloppait la tête, et refusait de répondre aux questions qu'on lui faisait ; quelquefois il se livrait à un babil incohérent ; il prenait, en d'autres circonstances, le ton d'un inspiré, et affectait les airs d'un grand personnage ; d'autrefois il s'échappait de sa loge, et s'escrimait avec un bâton contre les gens de service, comme pour donner une idée notoire de sa violence et de sa fureur. A cette variété de rôles, je reconnus, dit l'auteur, qu'il n'avait pas lu l'histoire de la manie.

Il est nécessaire d'exercer une surveillance très-active dans tous les hospices d'aliénés. Les desservans doivent, dès le matin, s'occuper de tous les soins de

propreté, et dans le jour, mettre la plus grande exactitude à la distribution des alimens, qui doit se faire dans un ordre constant et fort régulier. Ils doivent aussi faire des tournées fréquentes pour maintenir l'ordre, prévenir les querelles, appaiser les émeutes, et renfermer les furieux. Un de leurs premiers devoirs est de remplir ce service avec douceur, adresse, quelquefois avec fermeté, et en déployant un appareil propre à inspirer de la crainte, mais sans jamais se permettre de brutaliser ni de frapper les aliénés. Dès la fin du jour il faut fermer les insensés dans leurs loges, et préposer des hommes de service pour faire de temps en temps des rondes pendant la nuit, afin de surveiller leurs actions, d'intimider les furieux, et de secourir les malades.

Notice historique. Appel aux Administrations des Hôpitaux, et aux Autorités publiques.

Aux notions contenues dans ce court Traité, se réduisent les vérités principales acquises sur la manie jusqu'à nos jours. Depuis l'origine de l'art jusqu'au dix-huitième siècle, cette maladie était restée dans un état d'imperfection remarquable. Quelques auteurs, parmi les anciens, en ont donné par fois une description pittoresque et animée; mais ils négligeaient d'en rechercher la nature et les espèces. Le plus grand nombre, dans ces derniers temps, ne parlait de la manie que comme d'un objet de pure curiosité, et les médecins semblaient tellement convaincus de l'incurabilité de cette maladie, qu'ils livraient les maniaques à des empiriques, ou à des hommes étrangers à l'art, qui, conduits seulement par des vues d'humanité, élevaient çà et là des établissemens pour servir de refuge à des êtres plus abandonnés qu'in-

curables. Cependant la méthode de l'analyse, à l'aide de laquelle les sciences naturelles avaient fait de si grands progrès, est enfin appliquée à la science médicale. Dès-lors les idées systématiques et les hypothèses font place à l'expérience et à l'observation; la manie devient un sujet d'étude particulière, où un grand homme de notre siècle a fait admirer sa profonde sagacité, en faisant succéder à de vaines théories, les faits qu'il avait lui-même recueillis dans le sein de la nature, et à l'empirisme borné auquel cette maladie était réduite, une curation raisonnée, fruit de la méditation et de l'expérience clinique. A la faveur des lumières que cet illustre auteur a répandues sur la manie, on reste convaincu qu'elle n'est point incurable, et qu'au contraire le plus grand nombre des aliénés peut aisément recouvrer la raison, par l'effet d'un traitement méthodique. C'est aussi ce que l'expérience a irrévocablement démontré. La médecine a donc rendu le service qu'on avait lieu d'en attendre, en prouvant que la maladie qui

dégrade et avilit le plus l'humanité, est susceptible de céder à ses puissans secours. Oui, désormais les faux préjugés et la honteuse ignorance n'aggraveront plus le sort des aliénés; le préjugé qui faisait regarder la manie comme incurable, cèdera au cri victorieux de l'expérience, comme l'ignorance à la lumière de la raison ! C'est maintenant aux particuliers, aux administrations des hôpitaux, et aux autorités publiques, à profiter de ces découvertes, et à les rendre utiles aux hommes, par des établissemens dignes du siècle où nous vivons.

F I N.

boisson, l'eau de poulet altérée a
de tilleul, et frappée de glace; q
coupes de celle-ci pilée et mêlé
égale de sucre, pour nourriture.

On ne réussit point dans l'ap
sangsues. Les premières qui mor
sionnèrent des convulsions, elles firent cesser la toux, et prévinrent l'accès de catalepsie que je redoutais. Je recommandai de préparer un bain froid, de tenir en réserve trente ou quarante livres de glace qu'on devait y jeter au besoin, si la fraîcheur de l'eau était insuffisante pour arrêter les mouvemens convulsifs. Cette partie de mon ordonnance fut mal exécutée; à peine la malade eut-elle effleuré l'eau, du bout du pied, qu'elle s'élança de l'autre côté de la baignoire, échappa aux femmes qui la tenaient; on n'eut pas le courage de lui faire violence; et cette victoire remportée sur ses gardes, la rendit d'une indocilité extrême toute la journée.

Vers les dix heures du soir, la malade en proie à des convulsions atroces, tomba dans une manie effrayante; il fallut des hommes pour la tenir. On sentit la nécessité d'employer la force pour réprimer ses emportemens; elle fut plongée dans le bain toute habillée, avec le peu de glace qu'on avait conservé. Son effet

